

LA STANDARDISATION DE LA LANGUE

La récupération de la langue basque II

Garabide Elkartea





Dans ce DVD nous avons réuni les témoignages des principaux acteurs du processus de standardisation du basque, afin de tenter de comprendre les motivations, d'identifier les problèmes et de souligner les réussites.

Auteur: Garabide Elkartea

Jose Arana, 13. 20540 Eskoriatza. Gipuzkoa.

Tel: 943250397.

www.garabide.org / info@garabide.org

Coordinateur: Alberto Barandiaran

Collaborations: Julen Arexolaleiba, Miren Azkarate, Andoni Barreña, Iñigo Iñurrategi, Paula Kasares, Xabier Kintana, Urko Kolomo, Andoni Mujika, Jon Sarasua, Leire Uriarte, Bea Zabalondo, Koldo Zuazo.

Dessin et traduction:  komunikakzioa

Impression: Gertu

ISBN: 978-84-613-6836-5

Dépôt légal: SS-449-2010



VOUS ÊTES LIBRES :

- De reproduire, distribuer et communiquer cette création au public
- De modifier cette création

SELON LES CONDITIONS SUIVANTES :

- ④ **Paternité:** Vous devez citer le nom de l'auteur original de la manière indiquée par l'auteur de l'oeuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'ils vous soutiennent ou approuvent votre utilisation de l'oeuvre).
- Ⓜ **Pas d'Utilisation Commerciale:** Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales.
- Ⓒ **Partage des Conditions Initiales à l'Identique:** Si vous modifiez, transformez ou adaptez cette création, vous n'avez le droit de distribuer la création qui en résulte que sous un contrat identique à celui-ci.



LA STANDARDISATION DE LA LANGUE

La récupération de la langue basque II

Coordinateur: Alberto Barandiaran

garabide
erabiar



CHAPITRES

Préambule.....	6
La standardisation de la langue	11
Langues parlées, langues écrites.....	11
Alphabets et colonisation culturelle	13
La nécessaire standardisation	14
L'échelle de la langue	15
Le cas du basque.....	19
L'apparition des dialectes	14
Le long chemin du basque standard	25
Création de l'Académie de la langue.....	26
Fixer la langue écrite.....	27
Opposants à l'unification	28
Langues minorées, langues dominantes.....	29
La voie de l'Académie	29
La langue, en tant qu'élément central	30
Koldo Mitxelena, le linguiste	31
L'assemblée d'Arantzazu	33
La lettre 'h'	34
Une réforme purement orthographique.....	34
"Le basque est moribond"	35
Après Arantzazu.....	41
La norme du verbe auxiliaire	42
Analyse des normes d'Arantzazu.....	43
Et les dialectes ?.....	47
Le prestige des dialectes	47
Des dialectes pas si anciens.....	48
Euskaltzaindia et les dialectes	49
Le corpus du basque unifié	53
Les conséquences de la standardisation	59
Bibliographie	64

PRÉAMBULE

Le basque est une langue qui admet des adjectifs apparemment contradictoires. C'est une langue aborigène, et occidentale à la fois. C'est une langue particulièrement ancienne, et assez moderne à la fois. C'est une langue en plein processus de récupération, et en même temps, menacée.

La communauté linguistique basque a réalisé au cours des 50 dernières années un processus de récupération et de développement de sa langue. Nous sommes convaincus que ce chemin parcouru comporte un certain nombre d'apprentissages importants qu'il est possible de partager avec d'autres communautés linguistiques ayant une volonté de revitalisation de leurs langues.

Il ne s'agit pas d'entendre par là que le basque se trouve en position de donner des leçons et d'autres, de les recevoir. D'une part, parce que partager des expériences suppose une réciprocité, et que l'apprentissage est valable dans tous les sens. D'autre part, parce que le basque, comme la plupart des langues d'origine minoritaires, est soumis à des situations de pouvoir asymétrique, et se trouve confronté à d'importants défis. Il s'agit, par conséquent, d'une langue en évolution, entre progrès et difficultés.

Cependant, elle a conduit certaines expériences fondamentales qui ont fonctionné. Si le basque est, à l'heure actuelle, une langue vivante dans les familles, dans l'éducation, à l'université, dans la littérature, dans l'univers musical, à la télévision ou sur internet, c'est parce qu'il a bénéficié de stratégies de développement. L'une d'elles, l'une des principales, a été le travail effectué sur le corpus de la langue. La tâche réalisée sur l'unification de la langue écrite, la standardisation et le développement du corpus a constitué le fondement du développement de la langue dans l'éducation, dans les moyens de communication et, plus généralement, dans la vie moderne.

Ce processus de standardisation du corps de la langue est, sans aucun doute, un travail technique. Mais il va bien au-delà d'un travail technique. L'unification, la standardisation et le développement du corpus d'une langue suppose un exercice national ou collectif complexe, qui doit résoudre des problèmes

philosophiques, politiques et techniques. Tout cela nécessite une conception dynamique de la culture, et une vision d'avenir.

Nous pouvons affirmer, avec satisfaction et reconnaissance, que la génération des linguistes et écrivains qui a été au coeur de la standardisation du basque, a su répondre aux défis du moment. Cette génération mixte, constituée d'hommes d'église et d'hommes porteurs d'une culture progressiste naissante, a su tisser sans rompre.

Dans ce processus d'unification et de développement du corpus, nous identifions certains exercices fondamentaux que la langue et la culture basques effectuent sous une forme plus ou moins consciente. Il s'agit d'exercices inscrits, sans aucun doute, dans la survie même, séculaire, du basque depuis des temps immémoriaux. Dans ces exercices, l'équilibre fondamental entre continuité et ouverture est sous-jacent. Il semble que la culture basque a eu un remarquable sens du flux. À savoir, une présence de l'instinct de continuité, une capacité à continuer à être ce qu'elle était, à transmettre un flux qui vient du passé, qui la constitue tout en étant porteur d'une volonté que les choses se poursuivent. Et d'autre part, il semble qu'il y ait, dans ce flux même, une capacité ininterrompue d'adaptation et d'assimilation. Une adaptation à des circonstances très diverses de subordination et de contact avec des cultures plus puissantes, et une assimilation d'éléments offerts au fil du temps.

Dans cet équilibre dynamique, opter pour la tradition ou opter pour la modernité n'apparaît pas comme un dilemme. Plus qu'un dilemme, il s'agit d'un problème, résolu dans chaque circonstance sous une forme différente, mais toujours de manière à ce que la continuité du flux lui-même soit préservée, tandis que parallèlement ses formes se renouvellent en incorporant des influences. Nous ne devons pas oublier qu'il existe deux manières de réduire le flux d'une culture : tant incliner à l'ouverture et l'adaptation que l'on finit par adopter une autre culture, en perdant le flux de sa propre culture, ou bien, à l'autre extrême, tant se refermer sur les formes traditionnelles que la culture finit par s'ankyloser, et devient incapable de répondre aux nouvelles générations. Les deux extrêmes peuvent être le produit d'un même complexe psychologique et d'un manque

PRÉAMBULE

de confiance en soi. Cependant, il est possible de trouver des équilibres dynamiques entre continuité et ouverture. À partir de cet exercice, la tradition s'entend comme une chaîne de créations : le résultat dynamique d'une longue succession de créations basées sur le flux lui-même, qui combinent continuité et ouverture à tout type d'influences. Ainsi peut-on comprendre que la manière d'être fidèle à une tradition est de continuer à la re-créeer et à l'adapter.

Les personnes qui impulsèrent et matérialisèrent le développement unifié du basque surent incarner ces comportements fondamentaux dans le thème du corpus. Et à partir de ces comportements, il a été possible de répondre à de nombreux problèmes. Dans le développement du corpus convergent certains des problèmes que rencontre toute culture d'origine, car on ne peut séparer le matériau linguistique de sa problématique sociolinguistique et socioculturelle. Le basque est, par ailleurs, une langue assez éloignée, par son origine et sa structure, des grandes langues qui l'environnent, et cela suppose certaines difficultés supplémentaires du point de vue technique. En cela aussi, elle est plus proche que d'autres langues des difficultés que rencontrent de nombreuses langues d'origine.

Le travail d'Alberto Barandiaran offre une précieuse synthèse du parcours d'unification du corpus réalisé par la langue basque. Une synthèse documentée, claire et accessible. Elle entend offrir un service aux agents des autres communautés linguistiques qui se trouvent dans cette période historique où il leur faut affronter la standardisation de leurs langues d'origine, en se présentant comme un point d'appui leur permettant de faire face à des stratégies de développement de leurs langues dans le domaine de l'éducation, dans les médias et dans la vie du futur.

En réalité, il s'agit aussi d'un matériau intéressant pour la communauté basque. En s'efforçant de dresser un panorama de notre expérience à l'intention d'autres communautés du monde, il résulte que nous produisons quelque chose de précieux pour comprendre nos propres avancées. Mon sentiment est que ce travail peut également servir aux générations basques d'aujourd'hui, afin qu'elles aient connaissance des efforts déployés par ceux qui les ont précédés, et qui ont permis que nous soyons, encore aujourd'hui, une communauté linguistique prête à continuer à créer de la vie.

Jon Sarasua



LA STANDARDISATION DE LA LANGUE

Langues parlées, langues écrites

Toutes les langues furent, à l'origine, des langues parlées. Durant des générations, la transmission orale fut le seul moyen de perpétuer la connaissance. D'apprendre à chasser ou à s'occuper du bétail, à travailler la terre, à reconnaître ce qu'il fallait craindre, ce qu'il fallait protéger.

Mais à un moment donné, l'être humain ne s'est plus contenté de cela. Avec l'apparition des civilisations, les organisations sociales n'ont fait que se complexifier, et la nécessité d'établir des normes et de rendre ces normes plus accessibles à ceux qui en avaient besoin est devenue manifeste. De surcroît, il est apparu évident qu'il n'était



plus suffisant de transmettre les connaissances ou les sentiments dans le cercle le plus rapproché. Il fallait rendre compte des transactions commerciales, des accords, des décisions importantes, ce qui signifiait que le contrat verbal était devenu insuffisant. Ainsi apparut l'écriture.

Au départ, elle prit la forme de dessins : les pictogrammes. Une main, un oeil, une maison, une vache, le soleil. Puis vinrent les idéogrammes, les hiéroglyphes. Au moyen de différentes conventions écrites, en Chine, en Mésopotamie ou en Égypte, on parvint à léguer à la postérité les idées et les préoccupations liées au quotidien.

Les Mayas et les Aztèques utilisèrent également des signes pour établir des lois ou pour identifier les noms des morts. Par le biais de ces symboles primitifs, on chanta des poèmes, on pria les divinités, on exprima des épopées lointaines, on loua les bontés des puissants. Mais cela n'était pas encore suffisant.

Environ douze siècles avant notre ère, un peuple de marchands de l'Est de la Mer Méditerranée, les Phéniciens, prirent conscience qu'ils avaient besoin de quelque chose de plus concret et de plus précis. Quelque chose de pratique, rapide, qui ne fût pas seulement accessible aux érudits

ou aux prêtres, qui fût en mesure de les aider à tenir la comptabilité de leurs commerces. Et ils commencèrent à représenter les sons que nous prononçons en parlant, au moyen de lettres. Ainsi naquit le premier alphabet. La plupart des civilisations ont adapté à leurs langues cette idée originale.

Mais toutes les langues sont différentes, et leurs sons le sont également. C'est la raison pour laquelle chaque communauté de locuteurs a façonné et adapté le code écrit selon ses besoins. Différents alphabets apparurent alors. En Chine, au Japon, dans la culture arabe, en Israël, en Inde, en Géorgie ou en Arménie, l'orthographe traditionnelle a été conservée, mais la plupart des langues écrites ont adopté le modèle du latin, généralement utilisé en Europe.

Alphabets et colonisation culturelle

Cependant, dans de nombreux cas, l'alphabet fut un élément de colonisation culturelle imposée, tout comme la monnaie ou la religion. La quasi-totalité des langues ont un territoire qui leur est propre, mais souvent les États s'implantent, s'étendent, et finissent par dominer

les territoires ou les nations ayant une autre langue. Et s'il n'existe pas de parité entre les communautés linguistiques, une langue, celle des dominants, a tendance à assumer les fonctions des autres.

L'alphabet des conquérants ne tint pas souvent compte des besoins linguistiques des pays colonisés. Ce fut le cas avec les langues d'Amérique, et cela se produisit également avec le basque. Au sud des Pyrénées, on commença à écrire avec la graphie espagnole, et au nord, avec la française. Ainsi apparurent des dichotomies pour représenter le même mot : *etche* (maison) dans le Pays basque continental, *eche* dans la partie péninsulaire ; *çazpi* / *zazpi* (sept) ; *guiçon* / *guizon* (homme), etc...

Cela créa des frontières arbitraires et irréelles entre les langues. Lorsqu'une langue commence à s'écrire, il faut par conséquent tenir compte du fait que tous les locuteurs ne prononcent pas le même mot de la même manière. Il faut également garder à l'esprit que l'écriture est une représentation écrite de la langue parlée, c'est pourquoi chaque communauté linguistique doit établir son accord, sa convention, son traité. Il est très important de ne pas oublier qu'en adoptant un système orthographique, chaque communauté linguistique doit avoir la capacité de choisir son propre système, sans se soumettre aux autres langues voisines ou dominantes.

La nécessaire standardisation

Dans le cas du basque, la communauté linguistique sait que la langue est une et unique. Peut-être parce que c'était la manière de parler d'un peuple, ou parce que c'était une *koinè* ou langue commune à différents peuples. Quoi qu'il en soit, plus nous remontons dans le temps, plus les distances entre les différentes formes du basque sont réduites. Cela signifie que dans l'antiquité, les différences que l'on trouve aujourd'hui dans les dialectes du basque sur le plan du lexique et de la phonétique, n'existaient pas. Par exemple, *noir* et *nouveau* se disent *beltz* et *berri* dans la forme standardisée du basque, ainsi que dans la plupart des variantes de la langue, mais dans la variante occidentale, ces termes se disent aujourd'hui *baltz* et *barri*. Toutefois, dans cette variante occidentale, de nombreux dérivés de ces termes conservent la forme la plus ancienne commune à toutes les variantes, comme *bele* (corbeau), *harbel* (ardoise) et *orbel* (feuilles mortes), ou encore les toponymes *Berriz*, *Berrio* et *Berriatu* dérivés de *berri*.

Cela se produit dans toutes les langues. Elles sont pareilles à des arbres. De nouvelles branches apparaissent sans cesse, et les branches sont toujours plus longues, s'éloignant de plus

en plus les unes des autres. Mais toutes proviennent d'un même tronc commun.

Cette richesse de feuillage – appelons-le : lexique, syntaxe ou vocabulaire – se transforme en faiblesse dès lors qu'elle se présente comme une opposition aux caractéristiques communes. Toutes les nations et tous les États du monde se sont rendu compte depuis longtemps que, pour qu'une langue demeure forte et saine, il faut prendre soin du tronc. Et ils se sont aperçus qu'il est très difficile à une langue de survivre si elle n'est pas utilisée dans l'éducation, dans la transmission culturelle, dans les moyens de communication, et dans le champ officiel de l'administration.

Toutes les langues sont différentes, et leurs sonorités le sont également. C'est pourquoi chaque communauté de locuteurs a façonné et adapté le code écrit selon ses besoins. Ainsi sont apparus les différents alphabets

Il ne faut pas oublier que la seule connaissance de la langue n'assure pas, dans la société actuelle, tous les besoins en communication de la personne. Pour cela, l'éducation a un rôle fondamental. L'école permet d'élargir et d'approfondir la compréhension de la langue chez les mineurs scolarisés, en enrichissant leur vocabulaire et leur



grammaire, et en perfectionnant la lecture et l'écriture. En outre, celui qui étudie dans sa langue parvient à la valoriser consciemment, car il peut mieux comprendre le monde à travers elle. N'oublions pas qu'étudier les mathématiques, la géographie ou l'histoire, c'est aussi étudier la langue.

Il en va de même pour les moyens de communication. Avoir accès à l'information par le biais de sa propre langue amplifie la valeur de la langue, tout en approfondissant et en élargissant sa capacité intrinsèque à exprimer des connaissances et à formuler des énoncés. Mais pour pouvoir enseigner ou informer dans sa langue propre, il faut pouvoir l'écrire, et pouvoir l'écrire dans un code commun, accepté et répandu parmi les locuteurs.

Pour ce faire, tous les peuples organisés en États ont ressenti le besoin, une fois parvenus à un certain niveau de déve-

loppement, de créer des mécanismes afin de pouvoir écrire dans leur langue. Sinon, la langue ne survivra pas dans le champ familial, dans certains contextes ruraux ou restreints, et elle courra le risque de se retrouver de plus en plus isolée.

L'échelle de la langue

Pensons à une échelle. Toutes les langues vivantes occupent le premier échelon, celui de la pensée intérieure, et aussi, pour l'immense majorité d'entre elles, celui de la communication familiale. L'échelon suivant serait celui du travail ou de l'école. En escaladant l'échelon des fonctions de la langue, le quatrième échelon serait celui du milieu le plus proche du quartier, du village, ou même de la ville. Le cas d'une

langue parvenue à ce stade serait celui d'un parler sans État ou reconnaissance officielle, mais utilisé et vécu par une communauté. Le cinquième échelon serait celui du pays ou de la nation. Nous sommes dans le cas de figure des langues bénéficiant d'une reconnaissance officielle.

Il existe deux échelons supplémentaires, auxquels n'accède qu'un groupe de langues choisies. L'avant-dernier serait celui des langues associées à un système culturel prédominant qui transcende les frontières de l'État, comme l'allemand, le français, l'espagnol ou l'arabe. Le dernier échelon serait celui des langues internationales. Dans l'antiquité, ce fut le latin. À l'heure actuelle, c'est essentiellement le cas de l'anglais.

Une langue normalisée doit occuper au moins les cinq premiers échelons. Il y a eu des cas de langues qui vécurent uniquement sur les marches supérieures, comme le latin au Moyen-Âge en Europe, mais qui finirent par disparaître faute d'un lieu, une terre, une société pour les alimenter. Il faut également remarquer que, si une langue ne parvient pas à avancer sur l'échelle, cela signifie qu'elle est minorée ou mise à

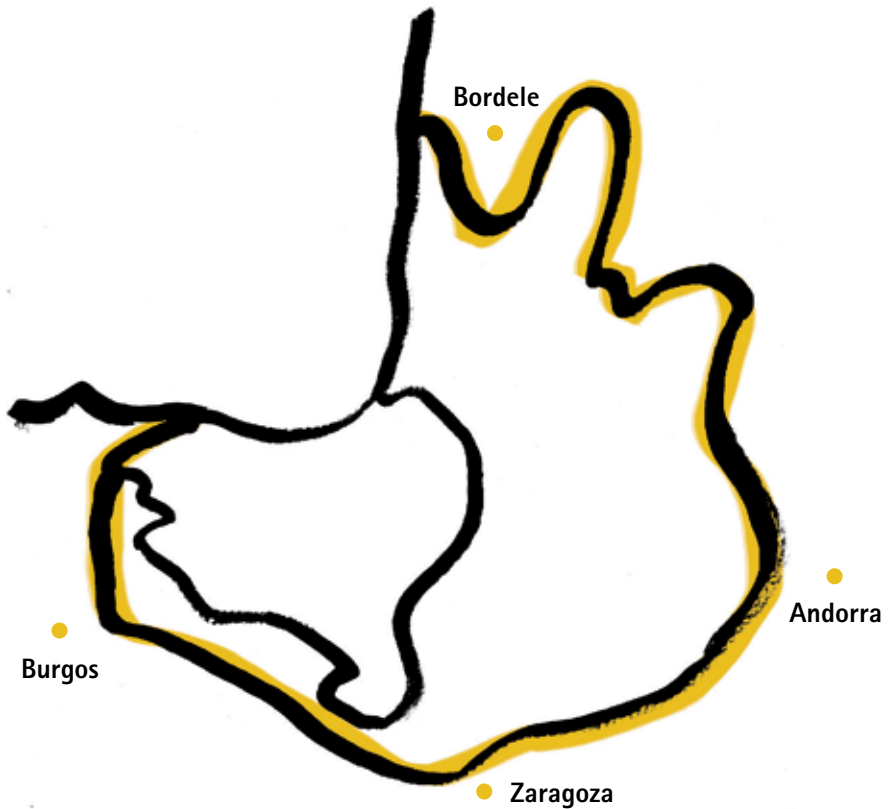
l'écart, puisqu'une autre langue occupe la place qui lui revient.

La plupart des langues qui ont disparu ou sont sur le point de disparaître sont passées par cette situation : elles sont devenues de plus en plus dépendantes et subordonnées à d'autres langues hégémoniques ou dominantes, jusqu'à ce que, trop affaiblies, elles finissent par s'éteindre.

Pour éviter cette extinction, la volonté populaire, le plus souvent, ne suffit pas. Ni la volonté politique. Pour qu'une langue soit normalisée, autrement dit, pour qu'elle occupe l'espace qui lui revient, elle doit pouvoir être utilisée dans l'éducation, l'administration et dans les moyens de communication. Pour cela, elle doit remplir un certain nombre de conditions, elle a besoin d'un modèle standard d'écriture qui dépasse les caractéristiques dialectales. Et cette langue standard a souvent été élaborée autour du tronc commun. Ce fut le cas de l'espagnol, l'anglais, l'allemand ou encore le chinois, pour ne citer que quelques exemples. Aujourd'hui, il s'agit d'une étape nécessaire pour assurer l'avenir.

L'EXPANSION DU BASQUE ARCHAÏQUE (AUX ENVIRONS DE L'AN 0)

- Extension du basque
- Le Pays Basque aujourd'hui



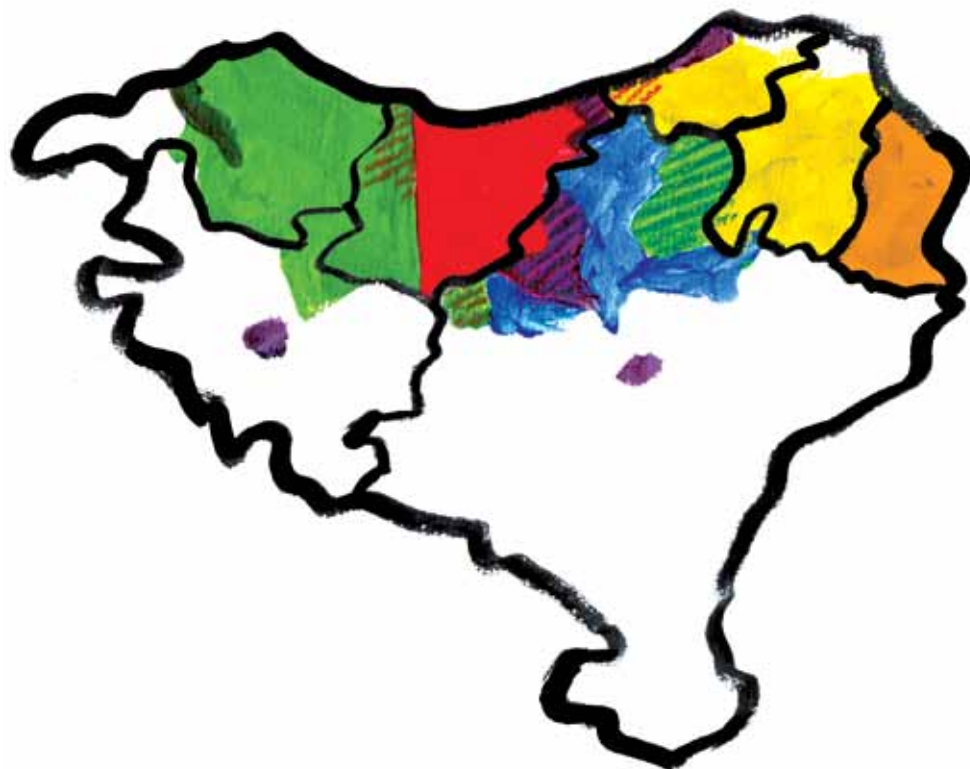


LE CAS DU BASQUE






"Le véritable mystère du basque est sa survivance, pas son origine", écrit le linguiste Koldo Mitxelena, l'un des plus remarquables du Pays basque.

Les particularités de la langue basque ont toujours suscité un vif intérêt. L'euskara est l'une des langues les plus anciennes d'Europe et l'on n'est toujours pas parvenu, à ce jour, à éclaircir sa parenté avec d'autres langues. En effet, il est généralement admis que le basque et ses formes antérieures sont parlés depuis des milliers d'années en Europe. Avant l'arrivée des indo-européens, il y a 2000 ans, ces langues étaient parlées sur un territoire beaucoup plus étendu

qu'à l'heure actuelle, essentiellement autour des Pyrénées. Toutefois, encore aujourd'hui, les débats se poursuivent quant aux relations entre le basque et d'autres langues, sans qu'aucune des hypothèses envisagées ne soit parvenue à prouver quoi que ce soit, ni à être suffisamment convaincante pour être admise. On ne sait pas de manière sûre si cette langue était parlée ou utilisée le long du Golfe de Biscaye, autrement dit si elle est apparue dans cette zone, ou si elle fut amenée par des populations très anciennes. C'est pourquoi on la considère comme une langue isolée, sans parenté connue avec d'autres langues.



RÉPARTITION ACTUELLE DES DIALECTES DE LA LANGUE BASQUE

-  Dialecte occidental
-  Dialecte central
-  Dialecte navarrais
-  Dialecte navarro-labourdin
-  Dialecte souletin

Mais ce qui est réellement intéressant est la manière dont elle a survécu à toutes les langues environnantes, ainsi qu'à toutes les langues des conquérants qui passèrent par son territoire : Celtes, Ibères, Romains, Wisigoths, Arabes. Et le plus surprenant est que, malgré cette situation d'orphelinage, privée d'un État fort qui la protège ou l'utilise dans son administration ou dans l'éducation, elle a perduré jusqu'à nos jours.

Cette survivance est encore plus exceptionnelle si nous tenons compte du fait que les langues subissent, durant leur histoire, des tensions qui les poussent à évoluer, se transformer, parfois s'étendre et s'enrichir, ou au contraire se réduire et s'appauvrir. Le linguiste suisse Ferdinand de Saussure disait que dans le cœur des langues existent et cohabitent deux types de forces : certaines sont agglutinantes, et leur donnent unité et uniformité ; d'autres, au contraire, sont dissolvantes, parce qu'elles cassent l'homogénéité de la langue, et font apparaître des dialectes et des variantes parlées. Dans une situation normale, les deux forces agissent en relatif équilibre, mais dans le cas du basque, les poussées centripètes ont été les plus puissantes.

C'est précisément cette absence de pouvoir culturel et politique qui a provoqué le fait qu'aujourd'hui, sur un territoire de 270 kilomètres de large sur 200 de long, il existe six dialectes, quatorze sous-dialectes, et de nombreuses variantes.

L'apparition des dialectes

Cette variété de parlers est pour le moins surprenante. Il semble que les dialectes du basque sont apparus il y a quelques milliers d'années. Nous devons tenir compte du fait qu'avec le déclin de l'Empire Romain, et comme partout en Europe, le territoire du basque dut supporter de grandes tensions, avec des vacances de pouvoir, des invasions successives, des luttes entre bandes rivales et de constantes escarmouches entre tribus voisines, jusqu'à ce qu'apparaissent les premières institutions administratives autour du Royaume de Pampelune. Il y a environ 700 ans, les territoires du Pays Basque appartenaient aux royaumes de Navarre, Castille, France et Angleterre, et à partir du XVI^e siècle, tout le territoire fut divisé entre les couronnes d'Espagne et de France. C'est cette histoire qui a divisé la langue.

Ce qui est réellement intéressant dans le cas du basque, c'est la manière dont il a survécu à toutes les langues qui l'entouraient et à toutes les langues des conquérants qui sont passés par son territoire

Lorsqu'au XIXe siècle, un érudit français essaya d'établir, pour la première fois, la classification des dialectes du basque, il dessina sur une carte huit couleurs. Les linguistes ultérieurs n'hésitèrent pas à tracer deux grandes lignes de diglossie : l'une était politique, entre les territoires du nord des Pyrénées et ceux du sud ; l'autre, culturelle, entre les territoires côtiers du pays, plus cultivés sur un plan littéraire, et ceux de l'intérieur.

Avec le temps, certains de ces dialectes acquirent davantage de prestige que leurs voisins, précisément parce qu'ils avaient été plus utilisés dans la littérature. Jusqu'au XVIIIe siècle, la production littéraire en basque était surtout rédigée dans le dialecte du Labourd (nord des Pyrénées) et dans celui du Gipuzkoa (sud des Pyrénées).

À la moitié du XXe siècle, un certain nombre de bascophiles prirent conscience que, au-delà de la diversité et de la richesse dialectale, l'absence d'un modèle de langue standard et unifié représentait, en soi, un danger pour la langue, et que des normes fondamentales étaient nécessaires pour créer un minimum d'unité. Ils réussirent à voir jusqu'où pouvait conduire le chemin, mais ils n'en furent pas les initiateurs. Une lecture attentive des textes des précurseurs de la littérature en basque démontre que ceux qui ont eu à utiliser la langue écrite ont toujours ressenti la nécessité d'établir un modèle d'écriture commun.



LE LONG CHEMIN DU BASQUE STANDARD

La préoccupation concernant le basque standard est apparue quasiment avec la naissance de la littérature écrite basque. Le prêtre Joanes Leizarraga, lorsqu'il traduisit le Nouveau Testament en basque, au XVI^e siècle, écrivit dans la préface qu'au Pays Basque, on parlait différemment d'une maison à l'autre. C'est pourquoi il tenta de créer une manière d'écrire la langue qui fût comprise par la majorité de la population. Pour cela, il se concentra sur les variantes pratiquées autour de lui, essentiellement celles du nord des Pyrénées. Il s'efforça d'élaborer quelque chose qui fût le plus proche de toutes les variantes environnantes,

de manière à toucher le maximum de lecteurs. Il était en quête d'une langue standard.

Au cours du siècle suivant, un autre Jésuite eut la même préoccupation. Manuel Larramendi fut l'un des premiers apologistes du basque, et il réalisa la première grammaire de la langue, ainsi qu'un dictionnaire. Pour cela, il choisit des mots dans tous les dialectes. Il lui apparut que, de cette manière, la langue pourrait s'enrichir tout en facilitant la compréhension mutuelle entre locuteurs de parlars différents, sa priorité étant que les Basques s'écoutent les uns les autres.



Un autre religieux, Juan Antonio Moguel, alla encore plus loin. Tout en étant originaire de la Biscaye, la région la plus occidentale du pays, il considéra que s'il fallait se mettre d'accord autour d'une langue commune, il fallait le faire à partir du centre géographique. Du Gipuzkoa. Le fait que les autres variantes soient critiquées l'exaspérait, et il se rendit compte que, dans le fond, les différences n'étaient pas si nombreuses entre les dialectes. Elles portaient surtout sur certains mots, le lexique et les flexions verbales. Et sur la graphie utilisée par ses contemporains, naturellement.

À la même époque, au XIXe siècle, un certain nombre d'auteurs du nord des Pyrénées commencèrent à proposer des normes orthographiques basiques. Il fut

N'ayant pu accéder au statut de langue cultivée, la communauté des bascophones s'est retrouvée réduite à être considérée comme illettrée, quand ce n'était pas ignorante, malgré une riche tradition culturelle dont la transmission était essentiellement orale

proposé d'éviter les *gue* et *gui*, et d'employer les *ge* et *gi*, d'écarter le *ç* au profit du *z*, de délaissier les *ss* et d'adopter le *ts*. Le *v* commença également à être retiré de l'alphabet basque, et au lieu du *y*, on se mit à écrire *i* ou *j*.

Création de l'Académie de la langue

L'atmosphère était au changement. Au cours de cette période, la publication de livres dans toutes les variantes de la langue se généralisa, et l'élan que donnèrent les romantiques européens au prestige des langues et coutumes nationales fit que la langue basque et le Pays Basque devinrent un objet d'étude privilégié. Grâce à cette impulsion venue de l'extérieur, et provoquée également par un sentiment très profond de perte d'identité face au recul de la langue dans de vastes zones du pays,

et à la perte des droits historiques, économiques et politiques des fors à partir de 1878, ce fut le début de la formation d'une génération qui commença à reconnaître à la langue une importance primordiale.

Évidemment, cette étape ne fut pas immédiate. La vague romantique d'exaltation du vernaculaire se traduit par la prolifération de manifestations folkloriques au cours desquelles des enfants parlant le basque étaient mis en évidence, ou encore par la convocation de prix littéraires organisés pour chanter les louanges de la langue. Il existait une volonté de récupération, et de placer la langue au centre du débat identitaire, mais bientôt les nouvelles générations se rendirent compte que le folklore n'était pas suffisant. Et pour aller de l'avant, un changement d'acteurs était nécessaire. Il se trouva que la période était plutôt favorable sur un plan politique. Les nationalistes de Sabino Arana, au début du XXe siècle, commencèrent à devenir majoritaires dans une partie du pays, du moins dans la zone la plus industrielle, dotée d'un fort pouvoir économique. Avec cet appui, apparut une nouvelle fournée d'intellectuels qui rendirent possible la création d'*Euskaltzaindia*, l'Académie de la Langue Basque.

Parmi les premiers académiciens, outre des linguistes, figuraient des bibliophiles, des anthropologues et des archivistes. C'était l'élan scientifique auquel aspirait le pays.

Fixer la langue écrite

Le principal objectif de l'Académie fut de commencer à fixer l'usage de la langue écrite. Des propositions radicales émanèrent d'un secteur important du nationalisme qui prêchait l'abandon des formes provenant du latin, et promut une série de néologismes sans tradition aucune. Certains d'entre eux parvinrent à percer, et sont même toujours utilisés aujourd'hui, mais on peut affirmer que la majorité des locuteurs n'adhéra pas à ces propositions qui encourageaient la rénovation radicale et excessivement artificielle d'un basque commun ou standardisé très peu attractif pour la majorité des bascophones, car ils défendaient le fait de supprimer massivement et immédiatement tous les termes empruntés par le basque au cours des siècles écoulés, pour les remplacer par des néologismes très éloignés du parler oral.

Comme preuve de ces difficultés, il est à remarquer qu'il y a déjà, au nom de l'Académie *Euskaltzaindia*, cinq décisions linguistiques.



Dans la constitution même de l'entité figurent les objectifs fondamentaux d'*Euskaltzaindia*: réguler l'usage de l'orthographe et du lexique, et aider à édifier une langue écrite valable pour tout le territoire. Créer une langue standard. Les premiers académiciens s'aperçurent rapidement qu'il était encore trop tôt. Les résistances étaient encore très fortes. Ce n'était pas le moment.

Opposants à l'unification

Deux types de rejet se faisaient principalement jour. D'un côté, ceux qui croyaient qu'avec un modèle de langue standard, la richesse des variantes linguistiques se perdrait et que la langue elle-même s'appauvrirait. D'autre part, la crainte que, si le choix était fait d'une variante en particulier, les autres locuteurs se sentent complexés en raison de leur manque de maîtrise de cette variante, et que cela conduise à créer des Basques de première et de deuxième catégorie. Certains demandèrent que "l'on cessât ces bêtises", ; d'autres affirmèrent qu'il n'était pas nécessaire d'inventer quoi que ce soit ; d'autres encore exigèrent la liberté pour l'écrivain de pouvoir choisir sa variante. Un auteur fit même le choix de publier chacun de ses

livres dans un dialecte différent, selon le genre littéraire.

En réalité, ce n'était pas le moment approprié. Il n'y avait pas encore de critères linguistiques suffisants, et les forces contraires étaient très puissantes. Le linguiste espagnol Ramón Menéndez Pidal donna une conférence à Bilbao à cette époque, peu de temps avant la naissance de l'Académie Basque. Dans son intervention, il expliqua que les langues créées n'avaient pas d'avenir, parce que les langues, *per se*, étaient un phénomène naturel. Pour cette raison, il critiqua tout artifice grammatical ou linguistique, mais sans offrir la moindre alternative. Ou plutôt, la suivante : écrire en espagnol et en français. Et il ajouta qu'utiliser la langue vernaculaire pour étudier le passé ne lui semblait pas une mauvaise chose, mais que pour l'éducation, les moyens de communication, pour la science et la culture, c'était une stupidité. Un effort illogique. Pourquoi s'obstiner à dire en basque ce que les grandes langues d'Europe pouvaient exprimer beaucoup mieux ?

L'idée selon laquelle sauver les langues minorées ne valait pas la peine se renforça encore au début du XXe siècle en Europe. Un penseur et intellectuel basque, Miguel de Unamuno, l'exprima ainsi : "La culture basque, ce que l'on appelle "culture", s'est faite soit en espagnol, soit en français. En basque, il est impossible de penser avec universalité. Et le peuple basque, quand il s'élève à l'universalité, le fait en espagnol ou en français".



Resurreccion Maria Azkue

Langues minorées, langues dominantes

Mais ces mêmes intellectuels oubliaient que, bien des siècles auparavant, l'espagnol et le français avaient souffert de la même situation vis-à-vis du latin. Au XVI^e siècle encore, ceux qui écrivaient dans les deux langues – ce fut le cas de celles qui étaient en train de se constituer en Europe centrale – se voyaient contraints de revendiquer leur langue face au latin, langue cultivée par excellence. Dans le cas des langues provenant du latin, cette étape ne fut pas excessivement difficile. Mais pour d'autres langues, comme par exemple le basque, ce fut particulièrement com-

pliqué. N'ayant pu accéder au statut de langue cultivée, la communauté des bascophones fut réduite à être considérée comme illettrée, quand ce n'était pas ignorante, malgré une riche tradition culturelle dont la transmission était essentiellement orale. Cette dichotomie entre peuples cultivés et illettrés dura des siècles. Trop longtemps.

La voie de l'Académie

L'Académie *Euskaltzaindia* poursuit sa tâche. Et commença à prendre des décisions concernant les thèmes sur lesquels elle avait la capacité d'agir. En 1920, elle solutionna la graphie basque, en rejetant le *c*, le *q*, et le *v* et en acceptant le *ü*, le *ts*, le *tx* et le *tz*. Le *h* également. Ce fut l'unique avancée sur la voie de la normalisation en presque trente ans. Pourquoi ? D'une part, parce la relation entre langue et pays n'était pas encore très claire : chaque auteur regardait surtout sa variante, sa communauté linguistique la plus proche, ou encore, comme fréquemment, son espace le plus immédiat. D'autre part, la langue n'était pas une réelle priorité. La plupart des intellectuels avaient encore majoritairement recours au castillan. Même les réunions de l'Académie Basque se déroulaient en espagnol !

Après l'expérience traumatisante de la guerre de 1936-39, toutes les tentatives pour revendiquer la culture et la langue basques subirent un coup d'arrêt. Toute une génération fut fusillée, détenue, expulsée du pays ou encore, réduite au silence. Toute manifestation culturelle en basque fut interdite ; il fut même interdit de parler en basque en public. L'Académie de la langue entra en hibernation.

Mais au cours des années 50, tandis que la jeunesse basque, sous la répression franquiste, connaissait une véritable prise de conscience, un discours sur l'importance de la langue et sa récupération commença à se forger, né d'une impulsion romantique, mais qui allait en fait beaucoup plus loin. La langue n'était plus un élément central de l'idiosyncrasie basque, à conserver et étudier, mais bien quelque chose d'essentiel et de non négociable pour la récupération culturelle du pays.

La langue, en tant qu'élément central

Au début du siècle, l'opinion selon laquelle le basque appartenait au paysage basque, comme les fermes des zones rurales ou le txistu, sorte de flûte autochtone, était largement répandue. À la moitié du siècle, au contraire, une partie de l'intelligentsia basque

considéra la langue comme l'instrument fondamental pour aiguillonner la conscience populaire ; comme l'agglutinant susceptible d'aider le pays à se régénérer ; pas un élément de folklore mais plutôt un agent de modernité. Pour cela, il convenait de transformer la langue majoritairement rurale en langue urbaine. Il fallait conquérir les espaces qui, jusqu'alors, lui avaient été historiquement refusés. Il s'agissait de construire le pays autour de la langue.

Tous avaient conscience qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Le poète Gabriel Aresti, l'un des écrivains majeurs en langue basque, pronostiqua que si l'on ne prenait pas de mesures, la langue disparaîtrait en l'espace de quarante ans. On commença alors à parler de *normalisation*. Et on commença à détruire le mythe : espagnol/français = langues cultivées, *versus* basque = langue illettrée. On commença à revendiquer le basque comme une langue susceptible d'être utilisée dans tous les domaines.

À Arantzazu a explosé le conflit entre la jeunesse et la tradition. Les jeunes étaient les écrivains qui rêvaient d'un basque non corseté, ni folklorique, mais d'un basque vivant, moderne, pratique, malléable et adapté, une langue tout-terrain



Certaines propositions furent vouées à l'échec, comme celle consistant à récupérer la langue basque cultivée du XVIIe, mais la voie fut véritablement ouverte lorsque des linguistes et des écrivains s'assirent et commencèrent à formaliser les bases d'un accord, autour d'une idée centrale : il fallait toujours partir de la structure interne du basque, pour ne pas avoir à inventer. Dans le cas où il faudrait créer des mots nouveaux ou des conventions nouvelles, le critère serait d'y avoir recours le moins souvent possible. Le point de départ était clair et cohérent, mais les principales questions demeuraient. À quoi devrait ressembler le basque standard ? Sur quelle variante faudrait-il le centrer ? Que faudrait-il normaliser ? Pourquoi ?

Koldo Mitxelena, le linguiste

Les interrogations étaient nombreuses, et personne n'était à même d'y répondre. L'Académie *Euskaltzaindia* proposa alors à Koldo Mitxelena de rédiger une proposition sur le basque unifié. Mitxelena était un linguiste reconnu sur le plan international, un homme très respecté par ses pairs, sans doute le plus fin connaisseur de la langue basque, de son histoire et de ses mécanismes linguistiques. Il eut différents collaborateurs, se fonda sur le travail antérieur des écrivains, mais ce fut lui qui rédigea le document principal. Il était probablement le seul à pouvoir le faire.



Le point de départ s'articulait autour d'une idée fondamentale : il ne fallait pas prendre en compte les variantes parlées, mais bien le tronc commun. Avoir huit dialectes sur un espace géographique aussi restreint n'était pas symbole de richesse linguistique, encore que cela le fût aussi, mais cela reflétait surtout une situation de faiblesse, une absence d'unité de la communauté linguistique. Et pour parvenir à cette unité de la langue, il fallait remonter à l'origine. "Si la langue a été différenciée, découpée en morceaux, détruite et broyée, c'est à cause de la désunion qui règne dans le pays ; par conséquent, l'union linguistique sera un signe d'union entre les bascophones".

Mitxelena basa sa proposition sur le dialecte central, "parce que là se trouve le coeur de notre peuple, et parce que dans l'histoire de notre littérature, il a connu un dynamisme et une propension très notable". Autrement dit, il plaça au-dessus de tout des raisons linguistiques et sociologiques. Le dialecte central était le plus proche de tous les autres, et le plus parlé et utilisé dans les manifestations culturelles.

Mitxelena présente un document en cinq propositions : orthographe, mots et variantes lexicales anciennes, mots nouveaux, morphologie et syntaxe. Il mit en évidence le fait que les mots qui étaient utilisés depuis longtemps en basque étaient des mots basques, sans s'attacher à leur provenance. Tout en reconnaissant l'importance des dialectes centraux, s'il existait une quelconque marque sur laquelle les dialectes périphériques coïncidaient, c'est celle qui était choisie. Il était conscient que le basque standard ou unifié porterait préjudice à certaines variantes dialectales, mais il était également convaincu qu'il n'y avait pas d'autre solution.

Sa proposition fut présentée en octobre 1968 à Arantzazu, sanctuaire de grande tradition au Pays Basque. Ce fut une assemblée véritablement polémique.

L'assemblée d'Arantzazu

À Arantzazu éclata le conflit entre la jeunesse et la tradition. Les jeunes étaient essentiellement les écrivains qui avaient commencé à publier après la guerre, nés dans une atmosphère d'oppression et de répression, de prohibition, et qui rêvaient d'un basque non corseté, ni folklorique, d'un basque non castré, ni complexé, d'un basque vivant, moderne, pratique, malléable et adapté, une langue tout-terrain. Ils étaient de ceux qui ne supportaient pas que, lorsque se réunissaient des locuteurs de dialectes différents, la conversation se terminât en espagnol ou en français au prétexte que l'on ne se comprenait pas mutuellement. Et pour inverser cette situation, ils ne voyaient pas d'autre option que de définir et de fixer une langue standard. "Si nous ne promovons pas une langue cultivée, les dialectes disparaîtront, et avec eux, la langue elle-même", prophétisaient certains. "Pour qu'une langue perdure, il faut obtenir un statut de langue cultivée, et cela ne s'obtient que par le biais des livres, de l'éducation, et des différentes manifestations culturelles".

C'était, effectivement, un moment crucial, parce que dans tout le Pays Basque, les ikastolas, un modèle

d'éducation intégralement en basque qui allait acquérir une importance considérable au cours des années suivantes, connaissaient une véritable expansion. Et parce qu'un réseau d'alphabétisation des adultes, qui dans les décennies suivantes allait enseigner la langue à des milliers de personnes, était en train de se mettre en place. Ces expériences nécessitaient un modèle standard, unitaire et cohérent.

Mais certains persistaient à penser que l'union entraînerait la mort des dialectes. Que le standard n'était pas une question véritablement cruciale. Que dans les publications existantes, on utilisait déjà un basque vivant et proche du parler de chaque contexte linguistique, et qu'un produit cuisiné et assaisonné par les linguistes éloignerait le peuple de la littérature et de la production culturelle.

En se penchant à nouveau sur les manifestations publiques qui eurent lieu avant la réunion d'Arantzazu, il semble que la position conservatrice était majoritaire, et que sortiraient gagnants ceux qui préféraient laisser les choses se poursuivre, plus ou moins, comme elles s'étaient déroulées jusqu'alors.

Finalement, la polémique eut un symbole : la lettre *h*.

La lettre ‘h’

En réalité, il s’agissait d’un problème purement linguistique. Les spécialistes de la langue savent bien que le son que représente la lettre h en basque, à savoir, l’aspiration, est une caractéristique très ancienne de la langue. À l’époque d’Arantzazu, elle était encore utilisée et demeurait vivace dans les dialectes du Pays Basque continental, et on savait, d’un point de vue historique, qu’elle avait été utilisée dans les dialectes archaïques. Transposer cette aspiration à l’orthographe était fondamental pour ceux qui écrivaient et parlaient dans les variantes du nord du pays. Prenant en compte l’importance littéraire de leurs dialectes – les premières oeuvres en basque furent essentiellement écrites dans les dialectes du nord –, Mitxelena considéra qu’il fallait la conserver.

C’était, d’une certaine manière, une façon de faire venir les territoires séparés par les Pyrénées à l’union linguistique, une tentative pour surmonter les frontières étatiques et dialectales. Il s’agissait aussi de saisir cette opportunité de rapprocher la nouvelle orthographe des locuteurs, au lieu de les séparer davantage.

Les jeunes soutenaient la décision, mais les gens plus âgés ou plus conservateurs étaient rebutés par le fait de devoir s’accoutumer à une lettre qu’ils ne prononçaient pas.

Certains dénoncèrent même des motivations politiques, en proclamant que cette lettre, en soi, était une forme de rupture avec une tradition qui n’avait pas été capable de rapprocher la langue de la modernité. Pour beaucoup, le h était un symbole quasi-révolutionnaire.

Les positions s’enflammèrent, et quelqu’un dénonça le fait que le h était, au final, un symbole marxiste et anti-religieux, un attentat contre les bons usages.

Une réforme purement orthographique

Mais Mitxelena envisageait une réforme purement orthographique, une façon de donner de la cohérence à la langue qui, en outre, avait une valeur symbolique. En plus de présenter l’avantage de limer les frontières imposées, la proposition avait une logique linguistique, car elle permettait de différencier une série de mots qui, soit s’écrivaient pareil bien qu’ayant des significations totalement différentes—*nahiz / naiz, har / ar, hari / ahari / ari*—, soit comportaient des voyelles qu’il convenait de séparer – *zahar, mehe, zuhur, aho, lehor*—.

Ceux qui y étaient opposés argumentaient sur le fait que dans toutes les langues, les lettres qui ne se prononcent

pas finissent par disparaître, et qu'étant donné que la majorité des bascophones ne le prononçait pas, le *h* aussi viendrait à disparaître. Ils ajoutaient que cela compliquait la rédaction, car il faudrait faire une liste des mots nécessitant un *h*, et de ceux qui n'en nécessitaient pas. Certains croyaient que la lettre n'apporterait pas l'union, mais bien au contraire, la désunion, et que finalement, ce serait une lettre qui serait écrite mais pas prononcée. D'autres remarquèrent que la décision ne pouvait être confiée à la majorité ; que bien que les doutes et les obstacles soulevés par les opposants fussent raisonnables, il fallait en référer à celui qui connaissait le mieux la situation de la langue, "parce que le peuple n'est pas le meilleur juge dans ces affaires : il connaît sa raison, mais pas celle des autres".

La majorité s'en référa à Mitxelena.

Une fois terminée la lecture officielle de tous les exposés et documents, la discussion fut ouverte et il y eut un grand tapage. Les interventions se succédèrent, certaines étant favorables à la normalisation orthographique et, concrètement, à celle de la lettre *h*, d'autres y étant opposées. À la lecture des actes des interventions, il est possible d'apprécier combien ceux qui participèrent à cette assemblée étaient conscients de vivre un moment historique. Ils savaient que désormais, l'histoire de la langue basque ne serait plus la même, qu'ils acceptent les propositions de Mitxelena ou pas.



Koldo Mitxelena

“Le basque est moribond”

Viendo que no había consenso, Piarres Constatant que le consensus était impossible, Piarres Lafitte, un prêtre de 70 ans, bénéficiant d'un grand prestige dans le monde culturel basque, et qui représentait les écrivains du nord du pays, demanda la parole. "Le basque est moribond", affirma-t-il sous le regard attentif de ceux qui assistaient à la réunion. "S'il est sauvé, il le sera ici". En disant ici, il voulait dire au sud, où s'était produit le véritable élan de la jeunesse littéraire. "Par conséquent, nous devrions tous nous attacher à

protéger ce qui est ici. Ceux de là-bas, et ceux d'ici. Je ne parierais pas sur le h. Nous finirons par disparaître, ne vous enchaînez pas à un bateau qui va faire naufrage". Les écrivains du nord du pays, les représentants de la littérature classique, étaient disposés à céder. Disposés à perdre une caractéristique consubstantielle à leurs dialectes, s'il s'agissait de donner une opportunité à la langue. Ce fut un moment-clé.

Mais Mitxelena fit définitivement pencher la balance. "Ceux qui doivent céder ne sont pas ceux qui sont en situation de faiblesse", dit-il au cours de l'assemblée, "mais ceux qui sont les plus forts". "De surcroît", ajouta-t-il, "la jeunesse a toujours raison". Autrement dit, il convenait d'accepter le *h*.

Finalement, sa proposition fut acceptée, donnant une impulsion fondamentale au basque standard.

La contribution de l'assemblée d'Arantzazu peut être résumée à travers les points suivants :

- **Bases:** "Il est fondamental de placer le basque sur la voie de l'unification, et il faut commencer à construire l'unification principalement par les aspects formels, en remettant à plus tard les questions de fond".
- **Orthographe:** Le choix fut fait d'accepter plusieurs lettres qui suscitaient des doutes, comme le *f*, parce que certains considéraient que ce

n'était pas un son original dans la tradition basque. Il fut décidé de conserver le *j* à l'écrit, d'accepter le *x*. Le *ñ*, sous certaines conditions.

- **Mots anciens:** Il fut décidé que les mots utilisés couramment en basque, malgré qu'ils fussent des emprunts évidents à d'autres langues, étaient des mots basques. À cette époque, un certain purisme vis-à-vis de certains mots venant du latin, comme par exemple *eliza* (église) - du latin *ecclesia* - était très répandu. Le néologisme *txadona*, totalement inventé et sans aucune tradition sur aucun des territoires, était considéré comme plus basque. Arantzazu imposa une norme contre ce type de décisions. "*Eliza* aussi est du basque", souligna Mitxelena. De même, dans le cas de mots différents ayant la même signification pour une seule et même chose, comme *tximeleta*, *pinpilinpauxa*, *inguma* ou *mari-sorgin* pour nommer le papillon, il fut décidé que tous étaient valables. Dans le cas de formes différentes d'un même mot, comme dans le cas de *ilea* / *ulea* (cheveux), *gezurra* / *guzurra* (mensonge), *utzi* / *itzi* (laisser), *guraso* / *burraso* (parents)... il fut décidé d'accepter la forme la plus connue et acceptée. Mais aussi, celle dont on savait qu'elle coïncidait le mieux avec celle du basque commun original. Par exemple, *barkatu* au lieu de *parkatu* (pardonner), *bake* au lieu

TERME TRADITIONNEL (EMPRUNT)	NÉOLOGISME PROPOSÉ	TERME ACTUEL
Geografia (géographie)	Lutelesti	Geografia
Elektrizitate (électricité)	Argindar	Elektrizitate
Arraza (race)	Abenda	Arraza
Aingeru (ange)	Gotzon	Aingeru
Eskribatu (écrire)	Idatzi	Idatzi
Paper (papier)	Ingi	Paper
Kantari (chanteur - chanteuse)	Abeslari	Abeslari/kantari
Foru (for)	Lagizarr	Foru
Basamortu (désert)	Lekaro	Basamortu
Pertsona (personne)	Notin	Pertsona
Berde (vert)	Orrlegi	Berde
Zerbitzatu (servir)	Otseindatu	Zerbitzatu
Eliza (église)	Txadon	Eliza
Bitxi (bijou)	Txingi	Bitxi

de *pake* (paix) ou *berri* au lieu de *barri* (nouveau). Malgré tout, si un mot coïncidait dans les dialectes périphériques, c'est sur celui-là que se porterait le choix.

- **Néologismes:** Mitxelena souligna qu'une langue nécessite toujours de nouveaux mots, qui parfois sont issus de la langue elle-même, et qu'il faut parfois emprunter. Les deux options sont valables, mais à une condition : il ne faut pas créer de nouveaux vocables s'il existe une forme ancienne remplissant la même fonction. Et dans le cas où il est nécessaire de créer un nouveau mot, il est préférable de partir de sa langue propre. Par exemple, la langue basque est riche en suffixes, ce qui permet, en partant d'un substantif, de créer des mots qui auparavant n'existaient pas. De *luze* (long), sont tirés *luzatu* (allonger), *luzera* (longueur), *luzagarri* (rallonge, rajout), *luzamendu* (report, retard). C'est-à-dire qu'avant de créer un mot, il convient davantage de plonger dans sa propre langue que de recourir à une autre langue. Nombreux sont les mots qui, à l'heure actuelle, sont utilisés couramment, mais qui, il y a une vingtaine ou une trentaine d'années, étaient totalement inconnus de la majorité des bascophones. Mais tous sont issus d'un mot qui existait déjà. De même, à Arantzazu, il fut décidé que, dans le cas de mots cultivés connus et utilisés sur le plan international, il



convenait d'éviter toute difficulté supplémentaire. Par exemple, il fut établi qu'il convenait mieux d'utiliser *filosofia* que *philosophie*, ou *matematika* que *mathematik*.

- **Morphologie:** Concernant les verbes, Mitxelena considéra qu'à ce moment-là, il n'était pas possible de normaliser toute la conjugaison verbale, même si quelques années plus tard, l'Académie *Euskaltzaindia* allait être amenée à créer un groupe de travail sur ce thème.
- **Syntaxe:** Il fut recommandé de lire "et d'apprendre" des oeuvres des classiques.
- **Lettre h:** Mitxelena pensait qu'il fallait l'utiliser dans des mots comportant une même syllabe, comme

ahari ou *mahai*, ainsi que pour différencier les syllabes, comme *aho*, *behar*, *ohe*.

À Arantzazu furent posées les bases du basque standard. Ce ne fut pas une décision surgie du néant, mais le travail réalisé antérieurement par

des écrivains et des linguistes fut mis à profit. Sa valeur symbolique fut immense car, d'une certaine manière, l'Académie *Euskaltzaindia* acquit un prestige grâce auquel elle devint une référence pour toutes les associations ou groupes oeuvrant en faveur du basque.



APRÈS ARANTZAZU

Deux ans après l'assemblée d'Arantzazu, l'Académie *Euskaltzaindia* dut élire un nouveau président. Ceux qui souhaitent approfondir la voie du basque standard considéraient comme essentielle la présence à la direction de l'Académie d'une personne engagée vis-à-vis des décisions adoptées, parce qu'ils savaient que, d'une manière ou d'une autre, le succès résidait dans le développement de ce qui avait été convenu. Et dans la mise en oeuvre de ce qui, jusqu'alors, ne figurait que sur le papier.

Le président de l'époque, Manuel Lekuona, bénéficiait d'un grand prestige auprès des académiciens, mais il ne

montrait pas un grand enthousiasme en faveur du processus de standardisation. Il croyait que l'Académie devait garder une position neutre, ni favorable, ni opposée. Il disait qu'à l'avenir, il continuerait à écrire sans *h*.

Mais il n'était pas le seul. En 1970, autour de quelques écrivains et académiciens s'organisa une opposition aux normes décidées à Arantzazu. Ils réussirent à convaincre le président qu'il n'était pas possible de poursuivre la réforme orthographique. Lekuona décida alors de créer une nouvelle commission pour réviser ce qui avait fait l'objet d'un accord. Et il proposa que Mitxelena ne



Conférence de Bergara (1978): De gauche à droite, Jose Maria Satrustegi, Koldo Mitxelena, Luis Villasante et le maire de Bergara Jose Luis Elkoro.

siégeât pas dans cette commission. La proposition ne rencontra aucun succès, mais suscita une profonde préoccupation chez certains académiciens, qui comprirent que c'était le moment de donner un coup de main et de renforcer la position de l'Académie.

Le 29 juillet 1970, Luis Villasante, un moine qui avait développé tout son travail littéraire et linguistique précieusement à Arantzazu, fut élu nouveau directeur de l'Académie. Avec cette décision, les académiciens donnèrent une impulsion définitive à la tâche d'unification du basque. On peut dire que les recommandations d'Arantzazu, avec Villasante, se transformèrent en normes.

Pour cela, le nouveau responsable de l'Académie s'entoura des meilleurs spécialistes et organisa l'institution

en commissions, afin de pouvoir développer tous les travaux en attente. En premier lieu, il fut décidé qu'il fallait donner un nouveau coup de pouce à la normalisation de l'orthographe. Mais, surtout, il fut décidé d'accorder un délai de dix ans pour analyser l'acceptation des normes d'Arantzazu. Entre-temps, la décision fut prise de s'attaquer au verbe auxiliaire, le véritable noeud gordien.

La norme du verbe auxiliaire

Quasiment personne, jusque là, ne s'était aventuré à travailler sur ce

thème, puisque même Mitxelena croyait qu'il était encore trop tôt pour cela. Mais cette décision était fondamentale, car c'est justement dans les formes verbales du basque que se trouvent les différences les plus importantes entre les variantes dialectales. Il s'agissait là, d'une certaine manière, de la réforme en majuscules, celle qui allait démontrer qu'il est possible de convenir d'une série de normes de base, même si le point de départ en est très éloigné.

Comme dans les autres domaines linguistiques, il fallait essayer de remonter au basque antérieur aux dialectes, mais la tâche semblait impossible parce qu'on ne connaît pas le système linguistique d'alors, et le peu que l'on en sait pourrait être déphasé vis-à-vis des besoins actuels. Pour faire une proposition cohérente, il n'y avait pas d'autre option que de choisir les conjugaisons verbales d'un dialecte, et ne pas faire cas des autres.

La décision fut adoptée en 1973, et les dialectes centraux, avec certaines caractéristiques du continental côtier, furent pris comme référence de base ; une fois encore, donc, le choix se porta sur les variantes les plus parlées et les plus répandues.

La standardisation progressait, mais suscitait encore des réactions d'opposition. En 1973, onze maisons d'édition qui publiaient des livres en basque, "tenant compte des problèmes et de la confusion ambiante", exigèrent de

l'Académie *Euskaltzaindia* un moratoire. C'était un euphémisme, car elles avaient déjà pris la décision de publier selon l'orthographe antérieur à Arantzazu. La proposition ne rencontra pas un grand succès, d'une part parce que l'Académie leur répondit qu'elle avait la ferme intention de continuer son travail normatif et, d'autre part, parce que la plupart des maisons d'édition, parmi lesquelles les plus importantes, avaient décidé de respecter et d'accepter les nouvelles normes.

Analyse des normes d'Arantzazu

En 1978, vint le moment d'évaluer la voie du basque unifié ou standard. Pour ce faire, un certain nombre de groupes de travail furent constitués dans le but de décider de la manière d'évaluer les nouvelles directives, et des investigations furent lancées afin de recueillir l'information et tenter de mener une synthèse de l'expérience de ceux qui travaillent effectivement sur le basque écrit : professionnels de l'éducation, de la littérature, éditeurs et responsables de moyens de communication, professionnels du domaine de l'enseignement de la langue dispensé aux adultes.

- Concernant les maisons d'édition : les ouvrages publiés entre 1967 et

1977 furent analysés. Au total, 431 publications. L'orthographe, la déclinaison et l'utilisation des formes verbales firent l'objet d'une étude. La conclusion fut qu'en 1967, 3,3% seulement des livres avait été édité selon les normes qui commençaient à être mises en oeuvre, et en 1977, en revanche, 65,4% des publications étaient conformes aux nouvelles règles de l'Académie.

- Dans le domaine de l'enseignement: les données étaient similaires. 90 % des 570 professionnels ayant fait l'objet d'un entretien utilisaient le basque standard dans leur travail quotidien, et dans tous les do-

maines: la langue parlée, écrite et lue. Les entretiens révélèrent que 80% des professionnels étaient convaincus que le basque standard était nécessaire dans leur travail, notamment pour des raisons essentiellement liées à la survie de la langue.

- Dans le domaine de l'alphabétisation des adultes, l'étude conclut que la plupart de ceux qui se consacraient à l'enseignement connaissaient bien ou assez bien le basque unifié et enseignaient conformément aux normes de l'Académie. En outre, 93% d'entre eux pensaient qu'il était nécessaire ou recommandable, "parce



Conférence de Bergara (1978): De gauche à droite, Federiko Krutwig, Luis Villasante, Piarres Lafitte, Jose Maria Satrustegi et Koldo Mitxelena.

qu'il est indispensable si l'on veut faire du basque un outil moderne".

- Parmi les écrivains, plus de la moitié des 196 auteurs ayant fait l'objet d'un entretien, soit 61% d'entre eux, utilisaient la langue standard pour écrire. La plupart de ceux qui n'utilisaient pas le standard pensaient qu'il fallait écrire "pour le peuple", ou qu'écrire en batua (basque unifié) compliquait la lecture. Certains étaient convaincus que le standard était préjudiciable ou artificiel. Parmi ceux qui utilisaient le basque unifié, la raison principale invoquée était qu'il fallait transformer la langue en outil culturel, et pour cela, ils demandaient

à l'Académie de poursuivre le travail de normalisation. 4,6% seulement souhaitaient revenir à la situation antérieure à 1968.

Le résultat était clair : le basque standard ne pouvait faire marche arrière. Ainsi le souhaitait la majorité.

Le document final de la réunion fut rédigé dans l'écriture qui était en train de s'imposer. À la lecture du texte, et en le comparant avec un écrit datant de dix ans plus tôt, on est surpris par la différence de style, de lexique, de graphie. On est surpris de constater que deux textes écrits en 1968, c'est-à-dire avant la standardisation, contiennent une telle quantité de divergences linguistiques entre eux. En 1978, ces contradictions, soit avaient disparu, soit étaient beaucoup moins nombreuses. En 1978, les fondations du basque standard étaient posées. On pouvait commencer à construire.

En 1978, les fondations du basque standard étaient posées. La construction pouvait commencer



ET LES DIALECTES ?

À mesure que le basque unifié gagnait du terrain et s'imposait dans tous les champs de l'écriture, des doutes surgirent chez nombre de bascophones quant au rôle des variantes dialectales. Le nouveau modèle d'écriture se généralisa dans les centres d'enseignement, les moyens de communication, et Les secteurs de l'administration qui travaillaient en basque. Ainsi, des générations de locuteurs intégrèrent le modèle standard dans leur vocabulaire et leur manière de parler. À l'heure actuelle, il existe des professionnels de l'écriture, des présidents de gouvernement, des improvisateurs et des professionnels de l'éducation qui parlent et travaillent dans la langue née des normes d'Arantzazu. On peut affirmer qu'il existe, non seulement dans la langue écrite, mais aussi dans la langue parlée, un basque standard.

Mais que se passe-t-il avec les dialectes ? Quel est leur rôle ? Peuvent-ils s'écrire ? Comment, où, quand ?

Le prestige des dialectes

Le prestige des langues est directement lié au rôle qu'elles jouent dans la société. Nous avons vu qu'une langue qui est utilisée uniquement dans le domaine familial sera toujours reléguée hors des sphères décisionnelles, et finira sans doute par disparaître. Si elle est utilisée au niveau local, ou si elle est

présente dans le monde du travail ou de la culture, elle aura davantage de prestige, et si elle est la langue d'une nation, un minimum de reconnaissance lui sera assuré, ce qui l'aidera sûrement à se consolider et à conforter son avenir.

Dès lors que le basque standard parvint à occuper des espaces jusqu'alors exclusivement réservés à la langue dominante, comme les domaines de l'éducation, et qu'elle obtint un statut de langue co-officielle dans certains territoires, des doutes apparurent sur le rôle désormais réservé aux variantes dialectales. Cette situation nouvelle vint se greffer sur une certaine classification de prestige entre les dialectes du basque, ce qui provoqua des typifications arbitraires et préjudiciables.



Miren Azkarate.

Au XVII^e siècle, c'était un lieu commun de dire qu'au paradis les serpents parlaient anglais, les femmes, français, et Dieu, castillan. En basque, on disait que le dialecte de Soule, le plus oriental, était agréable à l'oreille ; le continental de la côte, celui du Labourd, prétentieux et cérémonieux ; le central, direct et agréable ; et l'occidental, au contraire, dur.

Selon cette catégorisation, il est facile de déduire quels étaient les dialectes les plus "corrects" : les centraux. C'est pourquoi les variantes les mieux placées furent déterminantes dans les décisions concernant le basque standard. Mais la classification eut des conséquences. Privilégier certaines variantes par rapport à d'autres fit naître chez certains le sentiment que leur dialecte était méprisé ou mis à l'écart. Et il y eut de nombreux témoignages de personnes bascophones qui renoncèrent à leur langue maternelle, parce qu'elle était considérée comme vulgaire ou de peu de valeur. Dans les zones où l'on parlait la variante la plus orientale, par exemple, au début du XX^e siècle, on commença à demander que les sermons dominicaux fussent prononcés dans la variante centrale, "plus correcte".

En réalité, par manque de connaissance réelle de la structure de la langue, on supposait que les différences entre les dialectes étaient très importantes, presque insurmontables. Mais aujourd'hui, les experts pensent réellement que les variantes du basque ne

sont pas si différentes et, surtout, que les dialectes sont beaucoup plus modernes qu'on ne le supposait.

Des dialectes pas si anciens

Selon Koldo Mitxelena, deux évidences indiquent cette relative modernité. La première, qu'entre tous les dialectes il existe une grande uniformité, car les différences, linguistiquement parlant, sont superficielles : dans toutes les variantes il existe une même structure morphologique et phonétique, et le lexique également est très semblable. D'autre part, dans tous les dialectes on trouve une grande quantité d'innovations linguistiques, et il n'en serait pas ainsi s'ils étaient très anciens. Par exemple, les mots provenant du latin ont été adaptés de la même manière dans tous les dialectes.

Autre raison : les dialectes véritablement singuliers sont les périphériques. Au centre, les différences sont moins nombreuses et moindres. Cela indique, selon la linguistique, que les dialectes ne peuvent être très anciens. Autrement dit : les variantes du basque sont plus semblables au centre de la carte linguistique. Par conséquent, ce n'est pas l'ancienneté qui a créé les différences, mais la distance.

Nous avons vu également que, selon les linguistes, la raison de ces divisions linguistiques est la création des différents États et partitions administratives à partir du Moyen-Âge. À savoir que, lorsqu'il y eut un minimum de relations entre les locuteurs, ou du moins, des frontières floues, la langue a conservé son unité. C'est une théorie universelle : les centres politiques aident à la cohésion interne, y compris la linguistique.

Par conséquent, la question est la suivante : Faut-il encourager ou aider les dialectes, ou faut-il tendre vers le standard dans tous les registres de la langue ?

Euskaltzaindia et les dialectes

L'Académie de la langue basque a été accusée de promouvoir seulement le basque unifié et de ne pas avoir encouragé les variantes locales. Pourtant, dans plusieurs documents publiés depuis 1979, l'Académie Euskaltzaindia a exposé clairement sa position : le basque est une langue, pas de multiples langues. Par conséquent, il convient d'utiliser une seule graphie pour l'ensemble de la langue. Et justement parce

que c'est une langue, et non de multiples langues, l'Académie a toujours critiqué cette opinion qui affirme que le standard est une forme de parler et d'écrit artificiel et inventé.

Dans une communication de 1994, l'Académie "Euskaltzaindia" censura l'utilisation des abréviations et des phonétismes locaux. De même, elle établit le caractère obligatoire de l'usage de la déclinaison et des formes verbales standards, dans la langue écrite. En 2004, elle reconnut que la relation entre les différentes formes du basque était positive, et enrichissante, et définit précisément les champs d'utilisation : à la télévision nationale, il conviendrait d'utiliser les formes générales les plus connues. Dans les publications locales, il faudrait utiliser les idiotismes locaux.

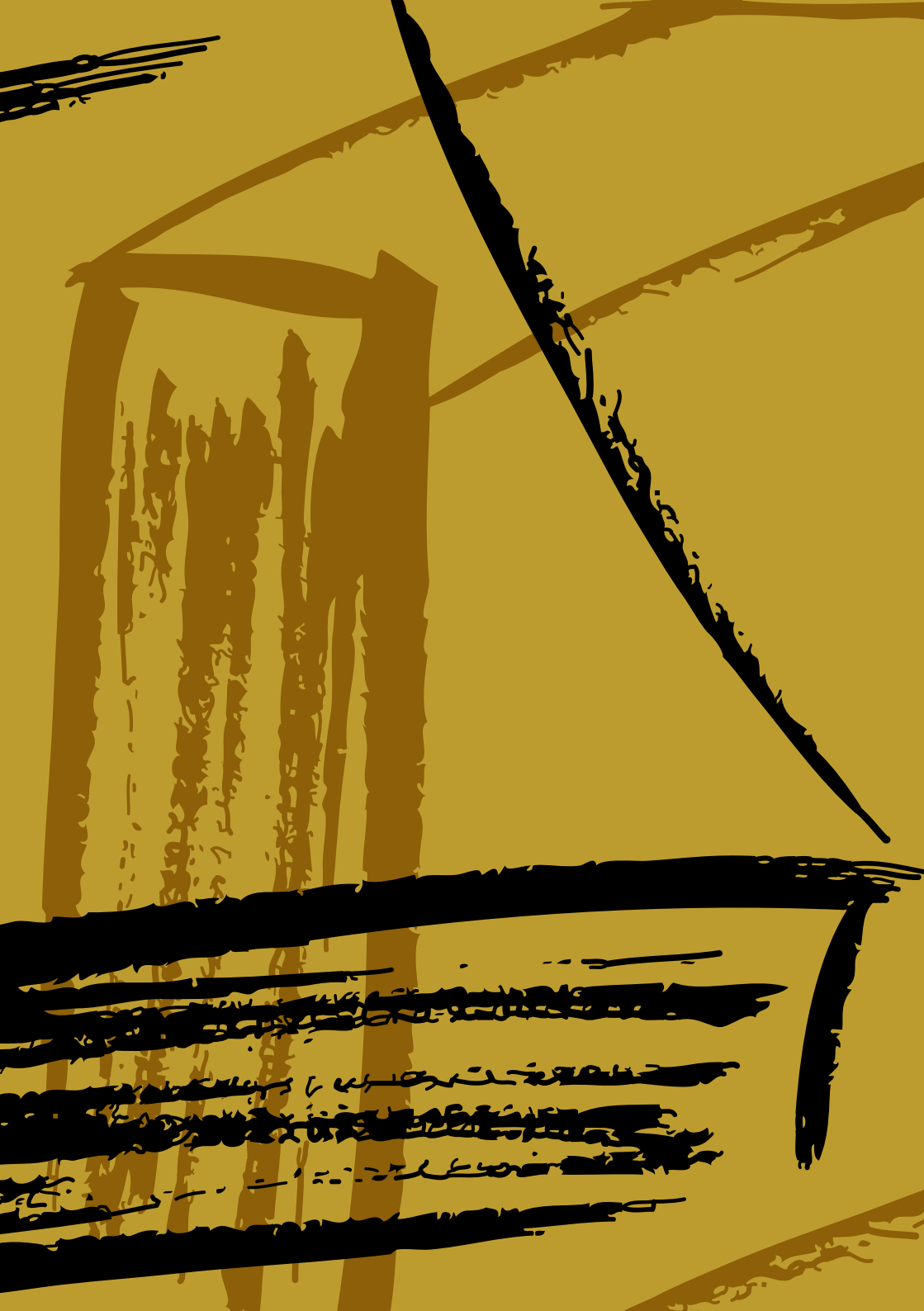
À l'heure actuelle, l'Académie Euskaltzaindia accepte le lexique des dialectes, comme un actif à conserver et à utiliser. Mais elle a toujours souhaité exposer clairement sa position : le basque local n'est pas un mauvais basque, de la même manière que le basque standard n'est pas un basque artificiel. Un basque local peut être inadapté dans un univers cultivé, par exemple dans une conférence, un moyen de com-



Jean Haritzelhar.

La question est : Faut-il encourager ou aider les dialectes, ou faut-il tendre vers le standard dans tous les registres de la langue ?

munication ou une publication. Et le basque standard peut être déplacé dans la communication entre locuteurs du même village



LE CORPUS DU BASQUE UNIFIÉ

Quand nous disons qu'une langue est classique, nous lui donnons une catégorisation supérieure, au-delà des modes et des époques. Souvent on affirme, en revanche, que le kichwa, l'aimara ou le basque sont des langues vernaculaires, c'est-à-dire, sans grande étendue, ni importance. Il y a aussi des langues modernes, comme l'anglais, le français ou l'espagnol. Selon cette classification, les langues modernes seraient, par conséquent, celles qu'il convient de connaître, les classiques supposeraient, presque exclusivement, un "plus" en matière de culturisation, et utiliser ou encourager les langues vernaculaires serait, au contraire, une régression.

Mais toutes les langues sont égales parce qu'elles sont capables de communiquer des connaissances et des sentiments. Toutes, par conséquent, sont valides lorsqu'il s'agit de remplir leur principal objectif : exprimer au moyen de sons toute la diversité des registres de l'intelligence humaine. Est-ce suffisant? Oui. Doit-on s'en contenter ? Non. Il est évident que toute communauté linguistique qui désire survivre dans le monde actuel doit être capable d'emprunter des voies qui la conduisent à occuper des espaces sociolinguistiques non investis jusqu'alors.

Dans le cas du basque, il est clair que la standardisation a été positive, car elle a permis son utilisation dans des espaces interdits auparavant:

- Elle a aidé à surmonter les barrières entre bascophones : aujourd'hui, celui qui connaît le basque standard n'a pas à recourir à l'espagnol ou au français, pour pouvoir communiquer dans sa langue avec quelqu'un appartenant à un territoire linguistique différent.
- Elle a permis que le basque s'étende à tous les domaines de la vie sociale: enseignement, administration, moyens de communication, Internet...
- Il découle de ce qui précède que l'acceptation du standard a favorisé l'extension de la langue dans des domaines précis. Pour que le basque survive, la condition indispensable était que la masse des locuteurs augmentât. À partir du moment où la langue a acquis un certain prestige dans différents domaines d'utilisation comme l'enseignement ou les moyens de communication, le nombre de locuteurs a augmenté. De même, les frontières du basque ont disparu puisqu'il existe aujourd'hui des locuteurs sur tous les territoires.
- Elle a permis de prendre conscience que le basque est une véritable langue, et non un ensemble de dia-

lectes que seuls leurs locuteurs respectifs peuvent comprendre sans difficultés. Ainsi a-t-il gagné en prestige par rapport aux langues dominantes.

Plusieurs raisons expliquent cette évolution.

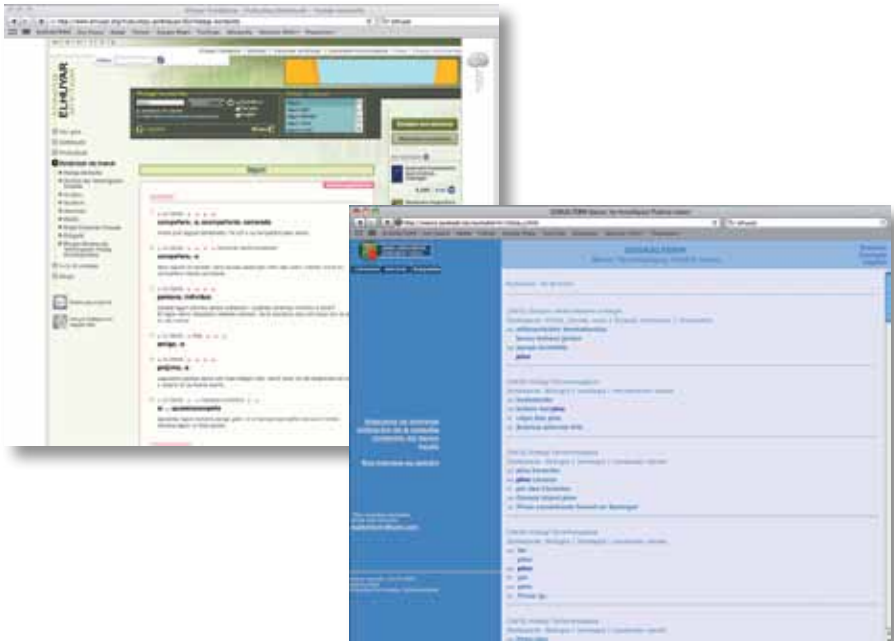
- Au milieu du XXe siècle, la situation du basque était très préoccupante. Il y avait deux possibilités : l'abandonner à son sort ou tenter de le réanimer, et tout fut fait pour favoriser la deuxième option. La dictature franquiste créa une génération de jeunes avec une grande conscience politique et culturelle, et toutes les décisions en ce sens furent acceptées comme inévitables et nécessaires.
- Toutes les initiatives qui furent mises en oeuvre pour encourager le basque - ikastolas (écoles intégralement en basque), gau-eskolas (basquisation des adultes), moyens de communication, initiatives littéraires...— nécessitaient impérativement le basque unifié, car c'était le seul moyen de pouvoir concurrencer les langues hégémoniques.
- Au moment adéquat, apparut la génération adéquate, qui reçut l'appui scientifique d'un grand linguiste. Il est évident que l'impulsion extérieure est importante, mais c'est la communauté linguistique elle-même qui doit

décider des caractéristiques de la standardisation.

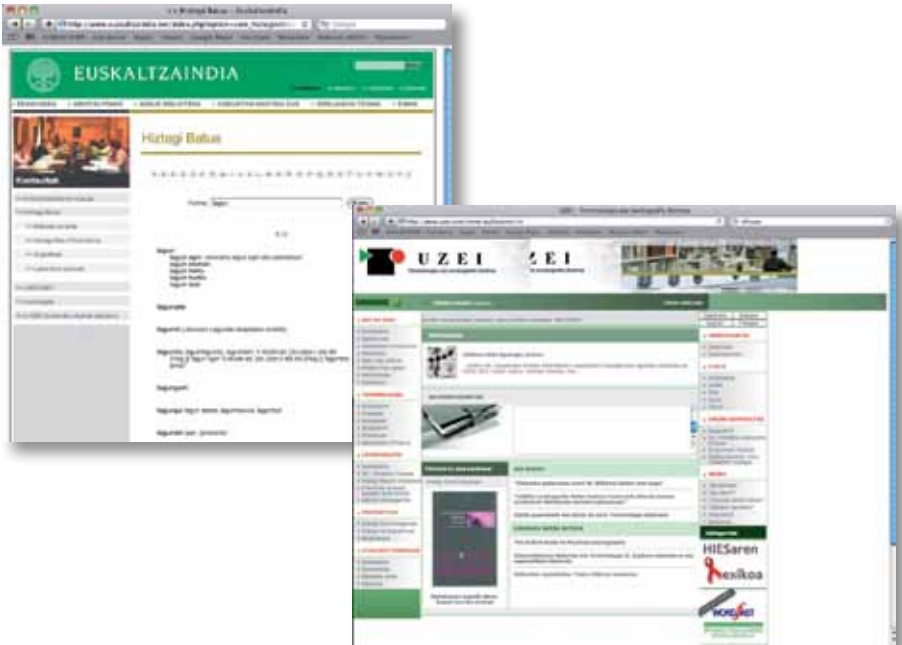
- D'un point de vue technique, les normes qui furent proposées pour avancer sur la voie du basque standard étaient logiques et cohérentes. Les grandes discussions, comme celle qui eut lieu autour de l'utilisation ou pas de la lettre *h*, étaient en réalité de peu d'importance d'un point de vue linguistique.
- La société et les acteurs culturels acceptèrent les nouvelles normes et les développèrent, les adaptèrent et les peaufinèrent. À partir de 1977 furent publiés les premiers dictionnaires terminologiques dans toutes les branches de la science, et furent créées des banques de mots qui furent proposées par la suite sur Internet. Les moyens de communication existants acceptèrent également de suivre la voie empruntée par l'Académie, et les revues en langue basque les plus importantes commencèrent à publier leurs articles en basque standard. Les moyens de communication nationaux qui apparurent au début des années 80 et 90, donnèrent une impulsion plus grande encore à la normalisation de la langue. Et l'arrivée au gouvernement basque, ainsi que dans d'autres institutions, de partis politiques plus ou moins impliqués dans la récupération de la langue favorisa le travail accompli auparavant.

Concernant le corpus de la langue, le résultat pratique a été le suivant:

- **Orotariko Euskal Hiztegia** (Dictionnaire Général Basque). L'un des objectifs essentiels de l'Académie *Euskaltzaindia* fut, dès le départ, les dictionnaires. D'importants efforts furent consacrés à la compilation, la classification et la publication de toute la production en basque. Les bases avaient été posées en 1905, mais après de multiples tentatives, en 1959, Koldo Mitxelena prit la relève et donna l'impulsion définitive. En 1987 fut publié le premier tome. Le dernier, en 2005. Il s'agit d'un dictionnaire descriptif et historique, non normatif. L'objectif était de recenser toute la tradition écrite, tout ce qui avait été publié en basque, et la manière dont les différentes flexions verbales et le lexique avaient été utilisés. Il repose sur un corpus de trois cents ouvrages, plus de quatre millions de mots. Au total, 125 987 entrées ont été saisies. Actuellement, il est consultable gratuitement sur Internet.
- **Hiztegi batua** (Dictionnaire unifié). Après avoir initié le dictionnaire général, l'Académie créa un groupe de travail destiné à élaborer le dictionnaire unifié, où apparaîtraient les mots écrits selon les normes établies par l'Académie. Au total, quand seront revues les différentes versions, il comptera plus de 40 000 entrées.



- **Corpus statistique du basque du XXe siècle.** Il est constitué de 4 600 000 mots, et témoigne du basque utilisé par les écrivains de ce siècle. C'est un corpus ouvert, sans cesse actualisé.
- **Autres dictionnaires.** Dictionnaires des sciences et des techniques, dictionnaires historiques et étymologiques.
- **Grammaire.** L'Académie commença en 1960 à travailler sur la grammaire basque, et en 1979, une commission spécifique fut constituée. En 1985, un livre de plus de 500 pages fut consacré à la structure du syntagme nominal ; en 1984 débuta le travail sur le syntagme verbal ; et au cours des années suivantes, cinq autres ouvrages descriptifs sur la structure de la phrase simple, la phrase composée ou les liaisons, furent publiés.
- **Atlas des variantes locales du basque.** Entre 1987 et 1992, des milliers d'entretiens furent enregistrés dans 145 localités de tout le Pays Basque. Au total, plus de 4000 heures d'enregistrements. Un questionnaire comportant 2762 questions circula dans tous les villages, et sur la côte, il y en eut 222



supplémentaires, en relation avec le monde de la mer.

- **Onomastique.** En 1971, l'Académie *Euskaltzaindia* décida de créer un registre de noms, et en 1983, une commission fut formée afin de collecter les dénominations des localités, des personnes et des lieux. La collection *Onomasticon Vasconiae* fut mise en oeuvre, et depuis, 28 ouvrages ont été publiés, avec des informations sur tous les toponymes du territoire basque. En outre, l'Académie a également précisé la manière d'écrire en basque la toponymie internationale,

Il est évident que toute communauté linguistique désirent survivre dans le monde actuel doit être capable d'emprunter des voies qui lui permettent d'occuper des espaces sociolinguistiques non investis jusqu'alors

comme les noms des États et des peuples, des îles, des montagnes, des principaux lacs et fleuves, ou encore les noms historiques les plus remarquables.



LES CONSÉQUENCES DE LA STANDARDISATION

À l'heure actuelle, toutes les personnes qui travaillent ou vivent autour du monde de la langue basque ou de la culture basque reconnaissent que le chemin parcouru grâce à la standardisation a été nécessaire et positif. Il ne faut pas oublier que toutes les langues ont des dialectes ou des variantes dialectales. C'est une situation naturelle. Les dialectes, comme la langue ou variante commune, sont nécessaires, et méritent d'être connus et utilisés, même s'ils le sont dans ces contextes différents.

Il est évident que pour qu'une langue récupère les espaces qui lui

sont propres, en tant que moyen de communication capable d'exprimer tout ce qui est nécessaire dans les sociétés actuelles, il faut une réelle volonté de la part de la communauté linguistique. Si la communauté n'a pas l'énergie suffisante pour parcourir ce chemin, elle est préparée inconsciemment à être assimilée. C'est pourquoi il est indispensable, pour la récupération d'une langue, de disposer d'une finalité claire : rendre nécessaires la connaissance et l'utilisation de la langue sur son territoire. C'est ce qui s'est passé dans tous les processus de récupération d'une langue.

Mais peut-on dire, dans le cas du basque, que le chemin parcouru a été le bon ? Le basque s'est-il appauvri en établissant une utilisation toujours plus importante de la variante standard ? Les variantes locales en sont-elles sorties perdantes ?

Ceux qui ont travaillé coude à coude pour que la normalisation progresse, sont convaincus que, grâce au standard, aujourd'hui cette langue est plus riche que celle qui existait il y a quarante ans. Et qu'elle le sera davantage encore dans l'avenir, car elle sera plus variée et malléable. Ils croient également qu'il y aura des variations locales, des expressions ou des mots qui disparaîtront, comme ils disparaissent dans toutes les langues du monde, sans que cela suppose qu'elles soient plus pauvres, car celles qui apparaissent sont plus nombreuses que celles qui s'éteignent et, de surcroît, sont plus adaptées à ce que demande véritablement la communauté de locuteurs.

Mitxelena avait coutume de dire que la linguistique est l'ennemie la plus acharnée de la standardisation, car elle préfère toujours les plantes sauvages aux fleurs cultivées. Et qu'il n'y a pas moyen de prédire l'avenir d'une langue. Il ressort de l'analyse du processus qu'a suivi la langue basque un certain nombre d'étapes essentielles. En se basant sur la réflexion que nous faisons à partir de notre propre expérience, et en gardant à l'esprit que le standard, en soi, n'est pas un objectif, mais un outil pour la

Pour qu'une langue se réapproprie les espaces qui lui sont propres en tant que moyen de communication avec une capacité à exprimer tout ce qui est nécessaire dans les sociétés actuelles, il faut une réelle volonté de la communauté linguistique

normalisation de la langue, nous pouvons proposer ces jalons aux peuples qui souhaiteraient se lancer dans cette tâche :

- La première étape de la standardisation serait de définir un système orthographique commun. Dans de nombreux cas, l'unité du lexique a été postérieure à l'unité de l'orthographe. Pour cette première étape, il est nécessaire de tenir compte du fait que :
- le système orthographique adopté est une convention,
- le système orthographique de la langue dominante ne doit pas être considéré comme l'idéal, ni comme le modèle unique,
- toutes les langues ont des variantes, et varient également dans leur composante phonologique,
- il est nécessaire de parvenir à un consensus et de céder, en sachant

toujours conserver l'essentiel de la langue,

- il est très important de connaître ce qui unit les différentes variantes de la langue, et si possible, le tronc commun où elles ont pris leur source, c'est-à-dire, leur proto-langue, afin que celle-ci serve de guide dans les décisions à adopter,
- il faudra toujours, ou presque, savoir céder sur certaines questions qui éloignent les variantes du tronc commun, aussi importantes qu'elles puissent paraître du point de vue de l'une ou l'autre des variantes.
- Il convient de se concentrer sur les variantes linguistiques les plus dynamiques et, parmi elles, les plus conservatrices, autrement dit, sur celles qui ont le mieux conservé les formes originelles. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas accepter toutes les formes d'un dialecte, car certaines peuvent être très éloignées des autres variantes linguistiques.
- Les mélanges artificiels ne sont généralement pas très recommandables. Il vaut mieux fixer une série de règles communes. Par exemple, établir une phonétique commune, proposer le verbe auxiliaire générique dans les langues qui disposent de ce système et, tout au moins au début, donner libre cours aux écrivains, en se fondant toujours sur les normes générales. C'est la seule façon de permettre l'intégration des formes et du lexique des dialectes dans le standard.
- Il n'y a pas de dialecte meilleur qu'un autre. Ils sont tous aussi riches et expressifs, et tous ont les mêmes capacités à exprimer des idées et des concepts.
- La standardisation n'est pas et ne peut en aucun cas être une compétition. Le mieux est de rechercher le consensus et l'unanimité. Il est possible qu'un dialecte soit plus prestigieux que les autres, et qu'il provoque, pour différentes raisons, une certaine jalousie chez les autres locuteurs. Dans ce cas-là, on ne peut pas imposer.
- Il faut toujours privilégier les formes et la construction des phrases qui coïncident dans toutes les variantes, et il faut établir la réglementation par rapport à elles.
- Les académies, en principe, n'ont pas à créer de néologismes ou de nouveaux mots. Ce travail doit être réalisé dans les domaines de la création ou de l'enseignement.
- La standardisation ne peut jamais être associée à une idéologie ou une forme d'action politique concrète.
- On ne peut pas prétendre faire une sorte de consultation populaire. Il est important d'accepter que ceux

qui connaissent le mieux la structure et l'histoire de la langue sont ceux qui doivent définir le chemin à emprunter pour parvenir à une langue standard. Il faut également comprendre que ce chemin est long, qu'il exige de la patience et une grande détermination.

- Sur la voie de la standardisation, on peut avancer dans la collecte de textes écrits ou du corpus. Il convient de travailler la dialectologie et la lexicographie, ou l'élaboration de dictionnaires, afin de comprendre la structure, l'origine, l'évolution de chaque dialecte ou variante linguistique. Il est également nécessaire de créer une grammaire de la langue, et de recueillir les éléments liés au folklore.
- Il faut également garder à l'esprit:
 - que la variante standard n'est pas l'adversaire direct des variantes, car elle n'aspire pas à "occuper" leurs usages, mais les domaines d'usage de la langue dominante: l'enseignement, les moyens de communication, l'administration et la ville.
 - que la variante standard renforce les variantes de la langue, car elle peut enrichir cette langue par les apports d'autres variantes de la langue, et non par des emprunts à la langue dominante.
- La variante standard crée ou aide à créer un sens de l'unité du peuple.
- Tout ce processus est impossible s'il ne se déroule pas dans le cadre d'un processus de politisation de la société. Les locuteurs de la langue menacée doivent avoir conscience de la nécessité de l'union, du fait que l'union leur est indispensable pour conserver leur langue comme leur culture.
- Pour toutes ces raisons, une sensibilisation, un travail de conscientisation à ce niveau est indispensable. Il ne faut jamais négliger de travailler sur la conscientisation en faveur de la langue, de la culture, et des droits généraux du peuple.
- Il est également impératif d'entreprendre des actions et de construire des stratégies afin d'attirer les membres de la langue dominante qui sont les plus proches, et les amener à la cause.
- Il est nécessaire de savoir que certaines des décisions prises au préalable devront être modifiées par la suite. On observera alors qu'elles n'ont pas été prises à bon escient ou qu'elles ne sont plus adaptées.
- Il est efficace de soutenir l'autorité linguistique. Cela signifie qu'il faudra obtenir que les personnes qui, en plus d'avoir des compétences linguistiques, ont la volonté de

travailler et l'amour de la langue, se réunissent autour d'un objectif commun. Et il convient que ces personnes soient issues de tous les territoires où la langue est parlée, dans le but:

- d'établir un alphabet et une orthographe commune
- de former un groupe de grammaire, afin de faire une proposition sur ces aspects grammaticaux qui s'avèrent être les plus compliqués ou riches.
- De préparer un dictionnaire normatif de la langue, afin de rassembler l'ensemble du lexique et l'onomastique, dans le respect de l'orthographe convenue. Il s'agit de recueillir les formes les plus utilisées, en laissant les formes mine-

ritaires pour une seconde étape. Il faut aussi recueillir les acceptions les plus utilisées tout au long de l'histoire de la langue.

- De même, il est possible de créer des comités de dialectologie, afin d'analyser et classifier les dialectes et les variantes dialectales.
- Il convient d'organiser un comité de littérature, afin d'analyser et classifier les oeuvres littéraires écrites.
- Enfin, mais pas en dernier lieu, il convient de créer un groupe de conscientisation autour de la nécessité, pour la langue, de récupérer les mêmes fonctions que celles que développent les langues dominantes ou hégémoniques.

BIBLIOGRAPHIE

- *Euskararen liburu zuria* (Euskaltzaindia, 1978)
- *Euskara batuaren filosofiaz*
(Luis Villasante, Euskera aldizkaria XXXIX)
- *Euskara aldizkaria* (Euskaltzaindia)
- *Jakin, 25 urte euskal kulturari* (1981)
- *Literatura vasca* (Jon Juaristi, 1987)
- *Historia de la literatura vasca* (Koldo Mitxelena, 1988)
- *Euskararen batasuna* (Koldo Zuazo, 1988)
- *Acerca de la normativización de la lengua vasca*
(Conférence d'Henrike Knörr, 1991)
- *Euskara batuaren ajeak* (Ibon Sarasola, 1997)
- *Euskaltzaindia eta euskararen arautzea*
(Patxi Goenaga, RIEV, 2000)
- *Orekan, Herri eta Hizkuntzen ekologiak* (Xamar, 2001)
- *XX. Mendeko corpus estatistikoa* (Miriam Urkia, UZEI, 2002)
- *Euskara batua. Ezina ekinez egina* (Koldo Zuazo, 2005)
- *Loiolarik balitz* (Iñigo Aranbarri et Jose Luis Otamendi, 2005)
- *Algunas pautas sobre la unificación; Sobre la unificación de las lenguas, el caso vasco* (Conférences de Xabier Kintana)
- *Euskaltzaindia, ekin eta jarrai* (Joan Mari Torrealdai et Imanol Murua Uria, 2009)



Garabide Elkartea